

Denis Szabo (1929-)

Criminologue, fondateur du Centre international de criminologie comparée (CICC)
Université de Montréal

(1965)

“Société de masse et inadaptations psycho- culturelles”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

Denis Szabo, "**Société de masse et inadaptations psycho-culturelles**". Un article publié dans **Revue française de sociologie**, vol. 6, no 4, octobre-décembre 1965, pp. 472-486. Paris : CNRS.

M. Szabo est criminologue et fondateur du Centre international de criminologie comparée (CICC), Université de Montréal

Avec l'autorisation formelle accordée le 25 mai 2005 de diffuser tous ses travaux.



Courriel : denis.szabo@umontreal.ca ou son assistante :
gwladys.benito@umontreal.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 16 janvier 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Table des matières

[Introduction](#)

[Caractéristiques de la société de masse](#)

[Société de masse et inadaptation sociale](#)

[Situations conflictuelles dans la société de masse exemple des minorités ethniques](#)

[Insuffisances de la méthode structurelle-fonctionnelle](#)

[Le concept d'anomie et ses limites](#)

[Changements dans les formes de la criminalité](#)

[Quelques jalons pour la recherche empirique](#)

[Conclusion](#)

[Bibliographie](#)

Denis Szabo

Criminologue, fondateur du Centre international de criminologie comparée,
Université de Montréal

"Société de masse et inadaptations psycho-culturelles" (1965)



Un article publié dans la revue **Recherches sociographiques**, vol. 15, nos 2-3, mai-août 1974, pp. 277-286. Québec: Les Presses de l'Université Laval.

Denis Szabo

“Société de masse et inadaptations psycho-culturelles”. *

Un article publié dans Revue française de sociologie,
vol. 6, no 4, octobre-décembre 1965, pp. 472-486. Paris: CNRS.

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

La sociologie criminelle est appelée criminologie par les sociologues américains, avec une absence de modestie qui leur vient directement d'Émile Durkheim, et sa part demeure importante dans les programmes d'étude et de recherche de sciences sociales [30] ¹. Nourris largement par l'apport de Durkheim et de Tarde, les « criminologues » américains interrogent continuellement la réalité sociale quant à la nature et à la quantité des manifestations criminelles que ses tensions recèlent.

Une série d'analyses de la nouvelle société de masse et de ses corollaires sur le plan de la culture a scruté les relations entre la criminalité, les conduites agressives qui lui sont sous-jacentes et l'organisation sociale, son système de valeur, ses normes. Nous esquisserons ici

* Nous remercions nos collègues Guy Rocher et Jacques Dofny (Université de Montréal), Henri Mendras et R. Bassoul (Centre National de la Recherche Scientifique) et A. Szalai (Académie des Sciences de Hongrie) des observations qu'ils ont bien voulu nous faire au sujet de ce texte ; il est entendu, toutefois, que la responsabilité des idées exprimées dans l'article incombe à l'auteur.

¹ Les chiffres entre crochets carrés renvoient à la bibliographie en fin d'article.

quelques commentaires touchant le cadre macro-sociologique et l'analyse des relations entre « société », « culture » et « personnalité » et les conduites criminelles dans la société de masse, la société américaine étant prise comme exemple.

Nous examinerons d'abord les relations entre la société de masse et la culture de masse ; ensuite nous verrons comment, progressivement, les conditions d'inadaptation culturelle prennent le pas sur les causes d'inadaptation sociale dans l'hypothèse d'une société de masse ; enfin, nous analyserons quelques conséquences qu'entraînent, sur le plan théorique, les changements qu'ont subis la réalité et la notion « d'inadaptation sociale ».

Caractéristiques de la société de masse

[Retour à la table des matières](#)

Après la rupture radicale de la symbiose entre le milieu naturel et la société traditionnelle, due aux révolutions démographique, industrielle, technologique et scientifique des XVIIIe et XIXe siècles, un nouveau type de société a émergé, désigné communément sous le terme de société de masse.

Ce type de société, dont l'ébauche apparaît dans les typologies sociologiques dès le siècle dernier, semble s'être généralisée dans l'Europe des deux côtés du rideau de fer ainsi qu'en Amérique du Nord. C'est la variante la plus récente de la société industrielle, décrite par Raymond Aron [2], qui s'oppose aux sociétés non-industrielles ou moins industrialisées du Tiers-Monde. Dans cette société, la tyrannie de la nature et de la technique qui imposèrent une contrainte considérable durant les phases précédentes de l'évolution sociale, tend à disparaître avec le perfectionnement technologique, l'automatisation et l'accroissement du temps consacré aux loisirs. Sans doute, la contrainte technologique s'est étendue dans une certaine mesure, dans la société contemporaine en atteignant la plupart des employés, les « cols blancs » en particulier. La façon dont cette « existence » détermine la

« conscience » a fait l'objet d'études aujourd'hui classiques. Mais la contrainte dont résulte la cohésion sociale provient d'abord d'une autre source : l'économie de marché (à l'Ouest) et l'économie planifiée (à l'Est) exigent une imprégnation toujours plus profonde des esprits par le truchement des *mass-media*, par le canal des mythes, des motivations, des incitations qui canalisent les intérêts, les pouvoirs d'achats, les curiosités, en un mot les forces vitales psycho-sociales et économiques, dans le sens exigé par la finalité propre à la société globale [20].

Cependant, les forces économiques conduisent la société vers une intégration étroite. Marcuse [17] note les traits suivants : une concentration croissante de l'économie nationale ; un rapport étroit entre l'économie nationale et les systèmes d'alliances militaires, de conventions monétaires, de programmes d'assistance technique et de plans de développement ; l'affaiblissement progressif des différences entre l'ouvrier et l'employé, entre la direction des grandes affaires et celle des grands syndicats ouvriers, entre les loisirs et les aspirations des couches inférieures et ceux des couches supérieures de la société ; une harmonie préétablie entre le monde universitaire et la politique nationale ; la pénétration des *mass-media* dans l'intimité du foyer et la coordination de l'opinion publique et de l'opinion privée.

L'intégration économique se poursuit donc, mais son influence sur la société et la culture est relayée par les *mass-media* qui véhiculent les idées et les images stéréotypées que nécessitent son fonctionnement et son progrès ². Les relations entre la société de masse contemporaine, particulièrement celle des États-Unis, et sa culture ont fait l'objet d'un certain nombre d'études et aussi de quelques conclusions contradictoires. Comme le remarque H. L. Wilensky [37]. les théoriciens, de Tocqueville à Mannheim, ont tous insisté sur la déperdition des élites porteuses de certaines valeurs culturelles, au profit des masses populaires, véhicules d'autres valeurs qui menacent de déborder les premières. Ces sociologues pensaient que la mobilité, l'hétérogé-

² En investissant la presque totalité de ses bénéfices dans la publicité, une firme américaine est encore capable de tripler ou quadrupler ses chiffres d'affaires en l'espace de peu d'années, même sur un marché qui semble saturé et où les conditions de la concurrence sont, extrêmement sévères.

néité socio-culturelle ainsi que la centralisation socio-économique et politique des sociétés modernes affaiblissaient les liens que les hommes entretenaient avec les groupes primaires (familles, compagnons de travail, voisinage etc.) et en faisaient une proie facile pour toute agression psychologique ou action de propagande. Société de masse évoquait pour eux l'image d'une société totalitaire.

De nombreuses études empiriques ont démontré, en revanche, que les groupes primaires ont survécu à l'avènement de la société de masse. S'il est vrai que la société de masse a développé une culture de masse dont les valeurs et les croyances tendent à être fluides et homogènes, sans racine profonde dans une population largement atomisée, sujette aux changements rapides de la mode, des engouements passagers, cette culture de masse est filtrée par la diversité des milieux socio-culturels dont se compose la société américaine. L'absorption de la culture de masse serait donc largement tempérée et diversifiée par les attitudes qui prévalent dans les diverses communautés. Et c'est un des paradoxes que nous avons à noter : la société de masse, si largement caractérisée par une culture commune, véhiculée par les moyens de communication de masse auxquels tout le monde est exposé à peu près de la même manière, est aussi la société des « mille ghettos », conservant des particularismes nombreux.

Que résultera-t-il de la rencontre des deux tendances, des deux forces sociales contradictoires ? Nous avons, d'une part, la division du travail social qui crée sans cesse de nouveaux milieux de vie, de nouveaux types d'expériences et de responsabilités sociales et, d'autre part, les bureaucraties, les systèmes d'éducation, de loisirs et communications tous centralisés sécrétant une culture de plus en plus homogène. Les cinq hypothèses développées par Wilensky méritent un rapide examen car elles sont étayées d'enquêtes intensives sur la relation entre société de masse et culture de masse.

a) La différenciation sociale persiste, voire augmente. En dépit d'un certain nivellement socio-culturel, la différenciation s'approfondit et prend ses racines dans les structures d'âge, de profession, de religion ainsi que dans la famille nucléaire. La persistance et la stabilité de ces liens ne doivent pas être sous-estimées, en dépit de la rationalisation progressive du système social qui caractérise les pays opulents.

b) L'uniformité culturelle tend à augmenter, elle aussi. Sans effacer la différenciation sociale, sans en supprimer les progrès, la standardisation des valeurs, des croyances, des aspirations et des goûts se généralise et ne tient point compte du cloisonnement des divers milieux. Les causes en sont multiples : généralisation et augmentation de l'instruction obligatoire, extension des programmes d'éducation aux adultes, taux élevé de la mobilité sociale et géographique, émergence des marchés à l'échelle nationale voire continentale, suscitant une publicité, une orientation commune des aspirations et des besoins.

c) Par conséquent c'est dans les sociétés les plus modernes, les plus opulentes, que les variations de la structure sociale et de la culture sont les plus indépendantes. En d'autres termes, la différenciation sociale, due au progrès de la division du travail et de la technique peut s'accroître en même temps que s'accroît l'uniformité culturelle.

d) De plus, on observe une indépendance appréciable dans la variation entre les contenus culturels des diverses sphères institutionnelles et la structure sociale : le genre de travail ne conditionne pas automatiquement le degré de participation dans les activités sociales, la surface de contact, les réactions à l'égard des moyens de diffusion de masse, ni la vulnérabilité à l'égard des mouvements politiques de masse. En tout cas, le phénomène de contagion joue en ce qui concerne les conduites qui peuvent se transplanter d'une sphère institutionnelle à l'autre, sans tenir compte des cloisonnements de la structure sociale.

e) Néanmoins, à long terme, on observe une poussée vers une plus grande cohérence entre les valeurs, les aspirations et les croyances propres à chacun des complexes sociaux.

Wilensky estime que les effets conjoints de l'éducation des masses (tant l'extension de la durée de celle des jeunes que le développement de celle des adultes), des moyens de communication de masse et de l'État centralisé, finiront par submerger les variations socio-culturelles actuellement existantes et dues au genre de travail, à la religion, à l'âge et au milieu écologique et que la culture de masse finira par pé-

nétrer, tant en Amérique du Nord qu'en Europe occidentale, la totalité des structures sociales et des sphères culturelles.

Société de masse et inadaptation sociale

[Retour à la table des matières](#)

Le type idéal de la société de masse connaît une mobilité verticale et horizontale maxima. Ce fait diminue, dans une large mesure, l'importance des facteurs d'inadaptation proprement sociaux. En effet, la structure socio-économique tend à assurer à chacun des chances égales pour faire partie de cette société des classes moyennes dont Wright Mills [38] nous donnait une image assez exacte.

Il reste un résidu, bien entendu, qui s'exclut de cette mobilité et qui atteint une importance impressionnante dans certaines régions des États-Unis, mais il s'agit surtout de minorités ethniques et la cause principale de cette exclusion est d'ordre culturel au moins autant que social. A cette exception près, les problèmes d'inadaptation se présentent le plus souvent à l'échelle de la société de masse en termes psychologiques ou psycho-sociologiques. C'est en termes de réactions de l'individu à une situation sociale donnée que les problèmes se posent et ce sont ces problèmes-là qui sont un objet d'étude privilégié. Le développement prodigieux des sciences psychologiques et psychiatriques n'a pas d'autre raison : les individus, se trouvant en face de problèmes parfois trop difficiles à résoudre, dont la solution est fournie par les disciplines cliniques voire par une certaine sociologie clinique. Ainsi nous avons vu que les conditions d'existence tendent à se standardiser dans une société de masse, qui est souvent une société d'opulence (*affluent society*). Le facteur d'aliénation devient moins l'exploitation de l'homme par l'homme - les formes actuelles du capitalisme comme du socialisme se ressemblent par leur caractère bureaucratique et technocratique - que ce désarroi éprouvé par l'homme mis en face de sollicitations contradictoires et qui n'est pas en mesure, pour des

raisons sur lesquelles nous reviendrons, de prendre des décisions conformes à ses intérêts et à ses désirs profonds. Le problème de l'inadaptation devient donc plutôt d'ordre psycho-social, le facteur social tendant à s'égaliser pour tous, perdant ainsi beaucoup de sa spécificité.

Situations conflictuelles dans la société de masse: exemple des minorités ethniques

[Retour à la table des matières](#)

Le phénomène suivant constitue un bon exemple de notre hypothèse. La sociologie de l'inadaptation sociale classique, avec son étiologie et ses projets de réformes, ne s'applique dans les grandes villes nord-américaines que sur des minorités bien circonscrites, qui, à cause de préjugés ethniques d'une part et de l'absence d'« enculturation » profonde dans la culture dominante d'autre part, demeurent à l'écart des « ascenseurs » de la société de masse des classes moyennes. Ces catégories sociales ont été infiniment plus nombreuses et leur origine fut non pas ethnique mais socio-économique dans la société européenne avant l'avènement progressif de la société de masse contemporaine. C'est en postulant leur permanence, avec tout ce que cela représente comme idéologie, genre de vie, etc., qu'une sociologie classique avait été édifiée, sociologie à laquelle nous devons l'étiologie (en termes de facteurs : chômage, logement, niveau de vie etc.) de l'inadaptation sociale. Il nous semble que la tendance actuelle de la transformation sociale allant vers une société de masse réduit de plus en plus le rôle de ces facteurs d'inadaptation sociale, pour en faire l'apanage de populations tenues à l'écart, sorte d'isolats socio-culturels. À côté des minorités ethniques, notons les sociétés de *beatniks* qui refusent l'intégration dans la société de masse et dont l'étude postule une étiologie différente.

Par ailleurs, il est intéressant de noter l'échec des efforts visant l'intégration de ces minorités dans la société globale, ayant les caractéristiques d'une société de masse. En effet, les services sociaux, les grou-

pes de prévention ou de resocialisation font appel à une motivation faite d'utilitarisme, d'intérêt personnel, d'organisation rationnelle du temps, des activités, du budget etc., motivation inexistante, trop peu puissante ou présente dans l'esprit des membres de ces groupes. *Mutatis mutandis*, c'était le même décalage, la même opposition idéologique, disons la même incompatibilité socio-culturelle qui caractérisait la société de classes, de la phase de l'évolution sociale précédant l'avènement de la société de masse. Les groupements patronaux et syndicaux qui incarnaient ces idéologies opposées, manifestaient également l'antagonisme radical de ces catégories sociales à tous les niveaux : celui des aspirations, des attitudes, des valeurs ainsi que des genres de vie. L'avènement progressif de la société de masse en Europe occidentale, par exemple, tend à transformer les organes des classes ouvrières comme ceux des autres classes de la société, en organes de contrôle, en attendant d'être des organes de participation au pouvoir [33].

Ce même processus est signalé par Marcuse [171]. La domination, caractéristique des premières phases du capitalisme, devient administration, note-t-il. « Les patrons d'autrefois disparaissent en tant qu'agents responsables individuels ; la gestion devient une fonction bureaucratique dans une vaste organisation. La source tangible de l'exploitation disparaît derrière la façade de la rationalité objective et de l'intérêt général... Ni la contrainte administrative, au lieu de la contrainte physique (faim, dépendance personnelle, force), ni le changement apporté à la nature du travail, ni l'assimilation des diverses classes, ni l'uniformisation dans le domaine de la consommation ne compensent le fait que les décisions concernant la vie et la mort, la sécurité individuelle et la sécurité nationale sont prises à un niveau auquel les individus n'ont pas accès. » (p. 915). Le fait demeure, cependant, que les forces socio-économiques, sanctionnées en cela par les mœurs, la culture, ont radicalement transformé les rapports existant entre les mouvements sociaux antagonistes ; entre patronat et ouvriers organisés, les intérêts communs tendent à primer les intérêts opposés. Un sous-prolétariat, concentré dans les « poches » de sous-développement, inorganisé et sans force électorale effective, demeure, à l'instar de certaines minorités ethniques, à l'extérieur de la société de masse contemporaine [12].

La situation de ces minorités ethniques aux États-Unis évolue également vers un point de rupture : soit absorption complète dans la société de masse, soit sécession socio-culturelle, voire politique.

Il va de soi que c'est d'un type idéal et dans une perspective « prospective » que nous parlons lorsque nous opposons la société de masse des régions métropolitaines de l'Amérique du Nord à d'autres types de société. En fait, l'évolution sociale charrie les restes, plus ou moins bien conservés, de plusieurs autres types sociaux dans le même espace et à la même époque. Des structures socio-économiques datant de la première révolution industrielle ou même d'avant subsistent tant dans le sud des États-Unis que dans certaines régions d'Europe. Mais il semble que dans les sociétés industrialisées leur temps est compté et il y a lieu de prendre comme critère de « normalité », dans le sens durkheimien du terme, les conditions d'existence de la société de masse.

Insuffisances de la méthode structurelle-fonctionnelle

[Retour à la table des matières](#)

On peut se demander si ces faits furent reconnus avec suffisamment de netteté dans la sociologie contemporaine, si nous n'avons pas continué à traiter de tout ce qui regarde la société de masse, comme type déviant par rapport à d'autres types sociaux, hérités d'un passé récent. L'absence quasi complète de la méthode historique au profit des analyses structurelles-fonctionnelles a fini par produire une sorte de distorsion de la vision sociologique : nous mettons sur le même pied, au point de vue de l'analyse, des conduites, des traits, des structures sociales qui relèvent de phases très différentes de l'évolution sociale. Les études sur la famille, sur la conduite sexuelle pré ou par-maritale constituent, entre bien d'autres, des exemples où seule la méthode historique, dans le cadre de la sociologie de la connaissance, peut expliquer, d'une façon satisfaisante, les différences de comportement, les tendances actuelles d'évolution. Queues ont été les prescrip-

tions de la loi en matière sexuelle à une époque donnée ? Qui les a observées, comment et pourquoi ? Qui les a enfreintes, comment et pourquoi ? Seule la réponse précise à ces questions permet d'émettre des hypothèses sur les problèmes posés par l'étude de la « moralité » sexuelle contemporaine.

La méthode structurelle-fonctionnelle ne permet pas de faire les discriminations qui s'imposent entre les divers systèmes de valeurs qui inspirent les conduites de divers groupes de personnes.

Deux voies peuvent se présenter aux chercheurs. Soit rechercher le pourquoi et le sens de la conduite d'un individu pour décider si elle est « déviante », en ce qui concerne les données bio-psychiques de l'organisme : on arrive ainsi à admettre un déterminisme psychologique : ce fut le point de vue de Pareto et c'est l'opinion notamment de G. C. Homans [13] ; le critère du « normal » sera fourni par la psychologie, de tendance behavioriste. Soit reconstituer les modèles de conduite en se référant aux valeurs et aux aspirations qui furent celles de la culture de l'époque, les rapprocher de la structure sociale et étudier leur interaction. La clef de l'explication sera donnée ici par l'histoire qui seule permettra de dégager le sens des transformations des mœurs contemporaines. Ce point de vue a été défendu par Max Weber et a inspiré notamment H. Becker [6].

Si la première approche est plus répandue parmi les chercheurs, la raison tient, partiellement, à la difficulté de l'analyse historique. Ils sont rompus davantage au maniement des tests psychologiques et des interviews en profondeur qu'au dépouillement des archives, des documents auto-biographiques ou littéraires. Pourtant la compréhension de maint problème pourrait être approfondie par l'utilisation conjointe de la perspective du déterminisme psychologique et de l'analyse historique dans l'étude des conduites sociales contemporaines.

Le concept d'anomie et ses limites

[Retour à la table des matières](#)

Le grand mérite d'Émile Durkheim, pour le sujet qui nous intéresse ici, a été de préciser le concept d'anomie, qui a connu, dans la sociologie contemporaine, la même fortune que l'analyse du concept de bureaucratie de Max Weber, ou celui d'aliénation de Marx. Présenté dans l'étiologie d'un type de suicide dont la fréquence est bien plus grande dans ce que nous appelons une société de masse, il s'est révélé un concept fécond pour l'analyse de l'ensemble des problèmes de l'inadaptation psycho-sociale. Finalement Robert Merton a donné à ce concept une extension qui en fait la clef de voûte de toute étude théorique du problème de la « déviance ». La question que l'on peut se poser est cependant grave : voulant tout expliquer, le concept ne perd-il pas de sa spécificité ? On sait quel sort fut réservé à bien des découvertes qui se sont incorporées dans l'acquis universel du savoir. Si nous acceptons, en effet, avec Hannah Arendt [1], que la caractéristique principale de l'homme d'une société de masse est son isolement et l'absence des relations sociales « normales » (où les acteurs jouent des rôles conformes à leurs statuts et à l'attente de leurs partenaires) avec ses semblables, nous exprimons, en termes de tous les jours, l'essentiel de la littérature contemporaine au sujet de l'anomie. Et Arendt exprime, à son tour, l'essentiel de ce que les auteurs les plus représentatifs ont à nous dire sur la société de masse, tels que Fromm [11], Mannheim [16], Kornhauser [14], Selznick [28], Riesman [23], Shils [29].

Il semble donc que l'anomie se généralise dans la société de masse et qu'elle en est même l'état « habituel ». L'état d'anomie est décrit par Pizzorno [21] comme un conflit de rôles à l'intérieur de la personne. Il y a anomie « lorsque la personne n'est pas capable d'établir une hiérarchie de priorité parmi les différents rôles qu'elle doit jouer ; c'est-à-dire lorsqu'elle ne possède pas de critères pour choisir d'obéir aux

obligations d'un rôle ou d'un autre » (p. 24). Ce schéma convient pleinement à la condition humaine dans une société de masse.

Prenons un exemple. Appliquant les analyses que les auteurs précités ont faites des rapports entre société de masse et vie politique, vie économique ou santé mentale, à ceux qui existent entre le développement de la démocratie communale et le crime organisé en Amérique du Nord, nous pouvons faire rapidement certaines observations. Les organes de l'administration de la justice (magistrats, procureurs de la poursuite, policiers, etc.) ont été les émanations directes de la démocratie communale : élus, ils étaient sous le contrôle direct et étroit de cette communauté libre de citoyens, dont l'homogénéité sociale et culturelle assurait le fonctionnement sans heurts de ces institutions de contrôle démocratique dont s'émerveillait Alexis de Tocqueville. Cependant, avec l'avènement progressif de la société de masse, ces organes de contrôle ont perdu une grande part de leur caractère démocratique et effectif. Les caractéristiques de cette nouvelle société (mobilité maxima, etc.) suppriment la plupart des éléments de contrôle organique, exercé par les citoyens et leurs associations représentatives (les groupes intermédiaires), tout en les maintenant comme fiction légale. Cette désintégration structurelle a pour corollaire la désintégration de la personnalité. Les sentiments de loyauté, de devoir et de respect de la justice dépérissent. Or la convoitise du pouvoir, soit par la voie politique, soit par la voie économique, ne trouvait qu'une résistance anémiée des forces démoralisées, dépourvues des moyens de défendre les valeurs morales et matérielles de la communauté.

Ce phénomène a été aggravé, particulièrement par les effets sur les élites politiques américaines, du principe de Lord Acton : « le pouvoir corrompt, le pouvoir absolu corrompt absolument ». Pour parer à ce danger, la séparation des pouvoirs a été si rigidement observée par le législateur qu'une véritable paralysie administrative en résulte souvent.

Or, comme le font observer Rogow et Lasswell [25], l'absence du pouvoir (c'est-à-dire l'impuissance de ceux qui devraient exercer l'autorité) est génératrice de corruption au moins autant que la possession du pouvoir effectif (p. 130). La faiblesse chronique des mesures prises contre le crime organisé (y compris les activités des groupes de pres-

sion telles que celles qui sont reprochées au syndicat des *teamsters* : intimidation, subornation des témoins, voire meurtre) ne s'explique pas autrement [19].

Comme le montrent Rogow et Lasswell, le type du gain *politician*, qui a émergé principalement des milieux irlandais des grandes villes et a implanté dans la vie publique le *bossism*, règne par l'intermédiaire de la famille et des féaux placés aux postes-clefs, prélève un pourcentage sur tous les contrats, toutes les transactions publiques, et contribue ainsi très efficacement à la détérioration de la moralité publique nord-américaine. Le principal libéral du *leben und leben lassen* entraîne une tolérance extrême, de la part de l'opinion publique, à l'égard de la corruption, de la violence et de la tyrannie des bas-fonds.

Ces phénomènes sont liés à la société de masse, à la culture de masse. La puissance d'attraction du gain matériel et du pouvoir représente une tentation à laquelle on ne succombe que trop facilement, n'ayant point acquis, durant le processus décisif de la socialisation, le respect dû aux règles, aux normes qui régissent l'accès aux buts convoités. C'est pourquoi l'analyse classique de Merton sur l'anomie demeure une des sources d'inspiration les plus riches pour les chercheurs qui étudient les formes et le potentiel de déviance de la société américaine [18].

Changements dans les formes de la criminalité

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons vu la naissance et la disparition de certaines formes de criminalité, liées à des ensembles socio-culturels qui ont sombré avec elles au cours de l'histoire. Songeons aux procès de sorcellerie qui, aux XVe et XVIe siècles, ont dépeuplé des régions entières par l'exécution de dizaines de milliers de victimes [31]. Michelet, dans sa Sorcière nous a peint une image frappante de ce phénomène psychosocial qui fut, durant le Moyen Age, un problème de « déviance » de toute première importance. Plus près de nous, le phénomène que le code pénal désigne sous le nom de « vagabondage » et qui fut un phé-

nomène d'inadaptation sociale important de l'histoire sociale depuis que les chroniqueurs nous en entretiennent est près de disparaître. Et A. Vexliard [35] qui a consacré tant d'attention à l'étude du vagabondage a pu parler de sa disparition comme fléau social universel [36] et noter ainsi un aspect de la transformation sociale qui se produit pratiquement sous nos yeux. La mise en place des organismes publics et privés donne naissance à une nouvelle forme d'organisation socio-économique et politique que l'on désigne par le nom de *Welfare State*. En France, par exemple, un milliard d'anciens francs a été consacré aux inadaptés sociaux en 1951 ; ce chiffre a atteint 23 milliards en 1958 et la courbe est toujours ascendante. Des chiffres semblables indiquent la même évolution dans les pays de l'Europe occidentale et de l'Amérique du Nord.

Il y a tout lieu de penser que la criminalité de la deuxième moitié de notre siècle, et à plus forte raison celle du XXIe, sera fort différente de celle dont nous parlions plus haut. Déjà la criminalité des « cols blancs », que nous qualifierons de type intermédiaire, ainsi que les infractions aux législations anti-trusts en filiation directe avec les activités des chevaliers d'industrie (*robber barons*), dont l'éthique a laissé une si forte empreinte sur la moralité publique nord-américaine, relèvent d'une étiologie qui a fort peu de choses en commun avec celle des vols à main armée. La prévention et le contrôle de cette criminalité exigent une nouvelle conceptualisation scientifique, basée sur de nouvelles recherches ; elles exigeront, à coup sur, des institutions des moyens et des techniques inédits pour faire assurer le respect de la loi et des règles de la vie en commun. Si, suivant le mot de Daniel Bell [7] *The crime is an American way of life* on est loin d'en avoir trouvé les remèdes. Ce que nous connaissons du crime organisé [34] nous ouvre également des horizons nouveaux pour la recherche.

Cependant, un nouveau phénomène d'inadaptation propre à la société de loisir qu'est la société de masse se dessine et semble devoir dominer la société de demain. Le vandalisme, de plus en plus fréquent chez les jeunes, n'obéit plus aux mêmes motifs qui ont poussé le voleur de bicyclette décrit par De Sica. Cette humanité, partiellement libérée des contraintes du machinisme, se trouve dans la même situation, *mutatis mutandis*, que les oisifs de tous les temps avant la révolution industrielle. Mais, au lieu d'une fraction mince de la population,

c'est en sa totalité que l'humanité y accédera progressivement Le rituel qui régissait la conduite de la noblesse, qui s'explique, du moins partiellement, par son indépendance relative au point de vue de la subsistance matérielle et qui contenait tellement d'éléments qui furent qualifiés plus tard « d'irrationnels » par les idéologues de la bourgeoisie industrielle, présente des similitudes frappantes avec la délinquance des oisifs de nos jours : attitude « irresponsable » à l'égard de la propriété, des institutions consacrées comme la famille, l'État, l'Église, etc., manifestations d'agressivité, de violence sans que les conditions classiques de frustration soient présentes... On pourrait multiplier les éléments de rapprochement entre ces deux « civilisations » de loisir.

De nouveau apparaît l'importance de la perspective historique et l'exigence d'une nouvelle sociologie de la « déviance ». Pour souligner tant l'importance pratique que la complexité de ce problème, remarquons seulement le fait que les organes de protection sociale (police, tribunaux, etc.) sont outillés, mentalement et techniquement, pour combattre une criminalité en train de disparaître. Dès lors, comment faire face aux formes nouvelles de la délinquance ?

Quelques jalons pour la recherche empirique

[Retour à la table des matières](#)

Des considérations précédentes, nous déduirons deux brèves remarques relatives à la recherche empirique : l'une concernera le point de vue théorique, l'autre un exemple privilégié d'analyse.

Il y a lieu de réviser les concepts opératoires et même heuristiques, développés à une époque où l'idée de la généralisation probable de la société d'opulence ne s'était pas imposée aussi largement qu'aujourd'hui. Prenons par exemple la triade fondamentale « culture » « société » et « personnalité » qui sous-tendent l'analyse théorique. Si notre hypothèse sur les caractéristiques de la société de masse est exacte, l'élément « société » semble revêtir une importance réduite par rapport aux deux autres. Sans parler de son effacement, notons seulement que

la technologie moderne, liée à l'opulence et à la mobilité, en font une variable relativement homogène et, par conséquent, relativement facile à contrôler.

Il y aurait donc trois types d'action à examiner : voyons d'abord la traditionnelle, qui lie les conduites sociales aux contraintes technologiques, et la plus neuve, qui lie les conduites sociales aux contraintes culturelles. L'interaction de la personnalité, tant avec la culture qu'avec la société, demeure un champ d'étude très important de la psychologie sociale ; la personnalité est le facteur dynamique qui imprime sa marque à la société et à la culture. C'est au niveau du psychisme qu'il faut rechercher les motifs du choix dans la gamme des possibilités offertes par la société et la culture. En effet, on relève toujours des différences plus ou moins significatives au niveau du choix, au niveau de la praxis sociale de l'individu. Dans le champ de communication qui relie les hommes aux structures sociales et aux modèles culturels, les émetteurs socio-culturels ne sont pas captés d'une façon égale par chacun des récepteurs individuels. Ces différences constituent donc le troisième genre d'action à examiner.

L'étude des mécanismes du contrôle social (fondements de la sanction, signification de la « déviance », déterminants du conformisme, etc.) nécessite l'analyse de l'acte *moral* ³. Les questions suivantes pourraient être formulées à son sujet : quelles sont les valeurs véhiculées par les moyens de communication de masse ? Quels sont les critères de leur distribution dans une population donnée ? Quelles sont les attitudes développées au sein du groupe familial en regard des valeurs culturelles du groupe ? Quels sont les rôles et les influences respectifs d'autres milieux et groupes à cet égard ?

Sur le plan psychologique, il y a lieu d'étudier la genèse des motivations (relatives aux choses désirables et indésirables) inculquées au cours de l'éducation à l'enfant. La création de l'anxiété par la punition répétée de certains actes devient le point de départ d'inhibitions et de sentiments de culpabilité, qui jouent un si grand rôle dans la conduite morale de l'adolescent et de l'adulte [5 et 6]. Le développement d'un

³ Pour une bibliographie de ces problèmes, consulter les *Cahiers internationaux de Sociologie* [27] et S.W. Cook [10].

système de motivation « secondaire », issu des méthodes d'éducation des parents (récompenses et punitions), constitue l'objet d'étude capital de notre point de vue.

Ces problèmes peuvent être examinés sous un double aspect : la genèse de l'incorporation des valeurs culturelles par le truchement des groupes primaires et secondaires au cours de la socialisation de l'individu d'une part, (la formation de l'identité), l'analyse de la pénétration des stéréotypes culturels diffusés par les moyens de communications de masse d'autre part (la formation des attitudes, des opinions, des préjugés, etc.). En effet, l'ensemble de la production de la recherche empirique depuis une quinzaine d'années pourrait être classée sous ces deux catégories à peu d'exceptions près.

L'interaction dialectique entre personnalité et collectivité, qui constituait l'objet d'étude central de la sociologie, se présente sous un jour différent : les liens de la personne avec la collectivité se sont démultipliés. Par conséquent, la pression des facteurs exogènes a augmenté considérablement. En revanche, la surmultiplication de ces liens a multiplié aussi les possibilités de choix pour l'individu ; loin de l'écraser, ces liens intensifient les sollicitations dans tous les sens. Ce n'est pas un des moindres paradoxes de la société de masse qu'en augmentant le degré de la pression, elle augmente, en même temps, les virtualités de liberté. Et l'on peut suggérer que si les maladies sociales et les crises sociales du passé étaient dues aux lois d'airain d'ordre socio-économique, celles qui caractérisent la société de masse sont issues d'une extrême liberté devant des choix trop nombreux. C'est, par ailleurs, la raison majeure de l'extension croissante de l'utilisation de la théorie des jeux dans l'étude des relations sociales.

Quelle devrait être la matrice d'une recherche sur la « déviance » dans une société de masse ? En contrôlant les variables relatives à la « société », il s'agit de délimiter des univers culturels en rapport avec les types de personnalité. Au fond, parmi les déterminants de l'acte moral, nous trouvons, d'une part, les valeurs culturelles spécifiques des groupes dans lesquels l'individu a été socialisé et, d'autre part, les critères sur lesquels chaque individu se base lorsqu'il opère un choix parmi les valeurs.

Tous ceux qui appartiennent à la même culture ou sous-culture sont donc exposés aux mêmes influences, mais chacun sélectionnera et éliminera certaines valeurs en accord avec les critères de moralité qui lui sont particuliers. La question de savoir pourquoi certains adolescents seulement deviennent délinquants dans un milieu où tout les prédispose à une carrière criminelle pourrait partiellement être résolue par l'analyse des valeurs et des conduites morales.

C'est ainsi, par exemple, que l'on peut diviser les doctrines morales en deux groupes : celles qui acceptent les critères extrinsèques aux desseins et aux préférences des hommes (les aspirations ou les conduites sont bonnes ou mauvaises suivant des règles a priori) et celles qui prennent comme critères justement ces aspirations, désirs ou préférences (ce qui est bon, préférable, l'est parce qu'on le désire). Le premier type de moralité peut s'appeler « déontologique » : les actes sont jugés indépendamment de leurs conséquences ou de leur désirabilité intrinsèques. Le second type de moralité pourrait être qualifié de morale téléologique : c'est la finalité de l'acte qui le qualifie, c'est la préférence qu'on lui accorde qui le rend bon [15].

Des lumières fort intéressantes pourraient être apportées sur la fréquence constatée dans les diverses catégories sociales ou sur la préférence que tel type de personnalité accorde à tel ou tel type de moralité, à telle ou telle activité sociale. En d'autres termes, il s'agit de délimiter certaines sous-cultures et d'étudier les types de personnalité et de conduite morale qui leur sont propres. Un chapitre nouveau pourrait être ajouté ici à la « science des mœurs » telle que l'a définie Lucien Lévy-Bruhl ou, plus simplement, à la sociologie de l'action et du jugement moral. L'examen des opinions de ceux qui sont chargés d'évaluer ce qui est conforme à la « morale » et aux lois peut apparaître fort intéressant si l'on veut étudier les croyances et les pratiques morales des adolescents dans diverses sous-cultures. On peut supposer, en effet, que ces derniers ont une morale sensiblement différente de la morale sur laquelle se fondent les gens qui les jugent. La plupart du temps, les uns et les autres appartiennent à des cultures très éloignées. L'influence « médiatisante » des groupes primaires et secondaires une fois relevée, il serait peut-être intéressant d'analyser la constance et les variations des éléments qui composent les notions telles que l'équité, la loyauté, l'honneur, le bien et le mal. L'obligation et la désirabilité,

critère du fait moral selon Durkheim, varieront d'intensité, de qualité, suivant le type de la personnalité et l'appartenance à telle ou telle sous-culture.

Là encore, il s'agit de questions classiques en sociologie, mais elles furent posées, et provisoirement résolues, en termes d'action réciproque entre société et personnalité (pensons à la notion de « justice de classe » des marxistes). Il nous semble que l'examen des interactions entre la « culture » et la « personnalité » pourrait ajouter des lumières indispensables à la compréhension des mécanismes psycho-sociaux du contrôle social.

Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

En résumé, les propositions suivantes pourraient faire l'objet d'études et de vérifications :

a) Les transformations sociales du dernier demi-siècle dans la partie industrialisée du monde ont donné naissance à un nouveau type de société qu'on désigne par le terme de « société de masse » ; celle-ci a donné naissance à une « culture de masse ». L'action réciproque de cette société et de cette culture crée, pour les individus, des problèmes d'adaptation qui sont neufs et méritent un examen attentif.

La libération relative des individus des contraintes du machinisme coïncide avec la contrainte psycho-culturelle des moyens de communication de masse qui assujettissent les énergies psychiques, libérées de la « société », à la « culture ». Il ne s'agit bien entendu pas d'un changement absolu mais d'un déplacement d'accent de la « société » vers la « culture ».

b) L'inadaptation sociale proprement dite tend à diminuer à cause de l'avènement progressif de la société d'opulence ; les victimes de l'industrialisation, de l'accumulation des capitaux et de l'autofinancement de l'industrie qui constituaient l'armée de réserve des inadaptés,

des criminels potentiels [9] du capitalisme du XIXe siècle et du début du XXe siècle cèdent la place aux minorités culturellement handicapées. C'est parmi ces dernières que se recrute la majorité des inadaptés qui entrent en conflit avec la loi. Une proportion importante de ces minorités est composée de gens de couleurs aux États-Unis ; ils représentent les cas extrêmes d'inadaptation psycho-culturelle.

L'assimilation complète des valeurs de succès (l'approbation de l'esprit de compétition, d'une philosophie utilitaire, la concentration des énergies psychologiques sur le moi, etc.) devient la condition la plus importante de l'adaptation ; son absence semble la raison décisive de l'inadaptation [24].

c) Ce changement de nature dans l'inadaptation, qui de socio-culturelle tend à devenir psycho-culturelle, entraîne des conséquences d'ordre théorique et conceptuel. C'est ainsi que la méthode historique se combine fort avantageusement avec le point de vue structurel-fonctionnel et permet de dégager les éléments de *changement*, de transformation dans les conduites sociales et les valeurs. Les « mœurs » et leurs « crises » ne peuvent être évaluées sans référence aux valeurs essentiellement variables des diverses époques historiques. D'autres concepts, tels que l'anomie, rendent compte fidèlement d'un phénomène qui est apparu avec force dans la seconde moitié du XIXe siècle et en indiquait la spécificité. Le phénomène s'étant généralisé, la valeur heuristique du concept a perdu beaucoup de précision.

d) Nous avons besoin d'une nouvelle armature conceptuelle, mieux adaptée aux exigences de l'analyse d'un nouveau type de société. La délinquance issue des déterminismes socio-économiques cède la place à une délinquance née des sollicitations contradictoires de la liberté. La délinquance est due à l'exaspération des besoins créés par les conditions d'existence propres à la société de masse. Les théories des conflits de culture, des sous-cultures, des contre-cultures sont autant d'efforts pour susciter une théorie capable d'expliquer ces phénomènes nouveaux [32]. On attend encore, toutefois, l'ouvrage d'envergure qui, à l'instar du *Suicide* de Durkheim, fixerait les perspectives d'analyse de l'inadaptation.

e) Du point de vue de la recherche empirique, il est important de concentrer notre intérêt sur l'analyse de l'interaction entre « culture » et « personnalité ». Un champ privilégié de recherches à cet égard est celui du fait moral : il est le nœud des plus importants problèmes étiologiques que se posent les criminologues. C'est en approfondissant son étude qu'on pourrait tenter de répondre aux questions relatives aux raisons du passage à l'acte de tel ou tel type d'individu dans des circonstances socio-culturelles identiques. L'établissement d'une typologie de la personnalité délinquante, de sa fréquence et de ses relations avec les diverses sous-cultures devra résulter de telles recherches. Elles nous semblent parmi les plus fécondes que l'on puisse entreprendre à l'époque de la société de masse dans le domaine de l'inadaptation psycho-culturelle.

Denis Szabo,
Faculté des Sciences sociales
de l'Université de Montréal.

Bibliographie

[Retour à la table des matières](#)

1. ARENDT, H. *The origins of totalitarianism*, New York, Harcourt and Brace, 1954,
2. ARON, Raymond, *Dix-huit leçons sur la société industrielle*, Paris, Gallimard, 1962.
3. AUSSEL, J.-M. « L'enseignement de la criminologie en France dans les facultés de droit. » *Revue de Science criminelle et de Droit pénal comparé*, Nouv. Série, (4), oct.-déc. 1962, pp. 649-669.
4. BANDURA, A., WALTERS, R.-H. *Adolescent aggression*, New York, The Ronald Press, 1959.

5. BANDURA, A., WALTERS, R.-H. *Social learning and personality development*, New York, Holt, Rinehart, Winston, 1963.
6. BECKER, H. *Through values to social interpretation*, Durham, N.C. Duke University Press, 1960.
7. BELL, D. « Crime as an American way of life. » *Antioch Review*, 13 (Summer), 1953, pp. 131-135.
8. BEN DAVID, J. ZLOCOWER, A. « Universities and academic systems in modern societies. » *Archives européennes de Sociologie*, 3 (1), 1962, pp. 45-84.
9. CHEVALIER, L. *Classes laborieuses et classes dangereuses*, Paris, Plon, 1958.
10. COOK, St. W. ed. *Research plans in the fields of religion, values and morality and their bearing on religious and character formation*, New York, The Religious Education Association, 1962.
11. FROMM, E. *Escape from freedom*, New York, Rinehart, 1945.
12. HARRINGTON, M. *The other America, Poverty in America*, New York, MacMillan, 1962.
13. HOMANS, G.-C. *Sentiments and activities*, Glencoe, The Free Press, 1962.
14. KORNHAUSER, W. *The politics in mass society*, Glencoe, The Free Press, 1959.
15. McCORD, J., GLEMES, S. « Conscience orientation and dimensions of personality. » *Behavioral Science* 9 (1), January 1964, pp. 18-29.
16. MANNHEIM, Karl *Man and society in an age of reconstruction*, London, Routledge and Kegan Paul, 1940.

17. MARCUSE Herbert « Dynamismes de la société industrielle. » *Annales*, 18 (5), sept-oct. 1963, pp. 906-932.
18. MERTON, Robert-K. *Social theory and social structure*, Glencoe, The Free Press, 1957.
19. « Organized crime » (Numéro spécial) *Crime and Delinquency*, 8 (4), Oct. 1962, pp. 321-407.
20. PACKARD, V. *The naked society*, New York, McKay, 1964.
21. PIZZORNO, A. « Lecture actuelle de Durkheim. » *Archives européennes de Sociologie*, 4 (1). 1963, pp. 1-36.
22. RADZINOWICS, L. *In search of criminology*, London, Heinemann, 1961.
23. RIESMAN, D. *The lonely crowd*, New Haven, Yale University Press, 1961.
24. RIESSMAN, F. *The culturally deprived child*, New York, Harper and Row, 1962.
25. ROGOW, A.-A., and LASSWELL, H.-D. *Corruption and rectitude*, New York, Prentice Hall, 1963.
26. SCHMELCK, R. et PICCA, G. *Centre national d'études et de recherches pénitentiaires*, Melun, Imprimerie administrative, 1964.
27. SECTION de sociologie de la connaissance et de la vie morale. « Bibliographie de la Sociologie de la vie morale. » *Cahiers internationaux de Sociologie* ; 36, 1964, pp. 133-184.
28. SELZNICK, Ph. *The organizational weapon*, New York, McGraw Hill, 1952.
29. SHILS, E.-A. *Mass society and its culture*, *Daedalus* (89), Spring 1960, pp. 288-314.

30. SIBLEY, E. *The education of sociologists in the United States*, New York, Russell Sage Foundation, 1963.

31. SOLDAN-HEPPE. *Geschichte der Hexenprozesse*. München, G. Müller Verlag, 1911, Vol. 1-11.

32. Szabo, Denis, *La délinquance juvénile. Étiologie et prophylaxie*, Amsterdam, North Holland Publishing Co, 1963.

33. TOURAINE, A. « Situations ouvrières et types de démocratie économique. » *Revue de l'Institut de Sociologie*, 1961, (1-2), pp. 23-24.

34. TYLER, G. *Organized crime in America*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1962.

35. VEXLIARD, A. *Introduction à la sociologie du vagabondage*, Paris, Rivière, 1956.

36. VEXLIARD, A. « La disparition du vagabondage comme fléau social universel. » *Revue de l'Institut de Sociologie*, (1), 1963, pp. 53-79.

37. WILENSKY, H.-L. « Mass society and mass culture », *American sociological Review*, 29 (2), April 1964, pp. 173-197.

38. WRIGHT MILLS, C. *The power elite*, New York, Oxford University Press, 1959.

Fin du texte